

Jean-Marc Besse

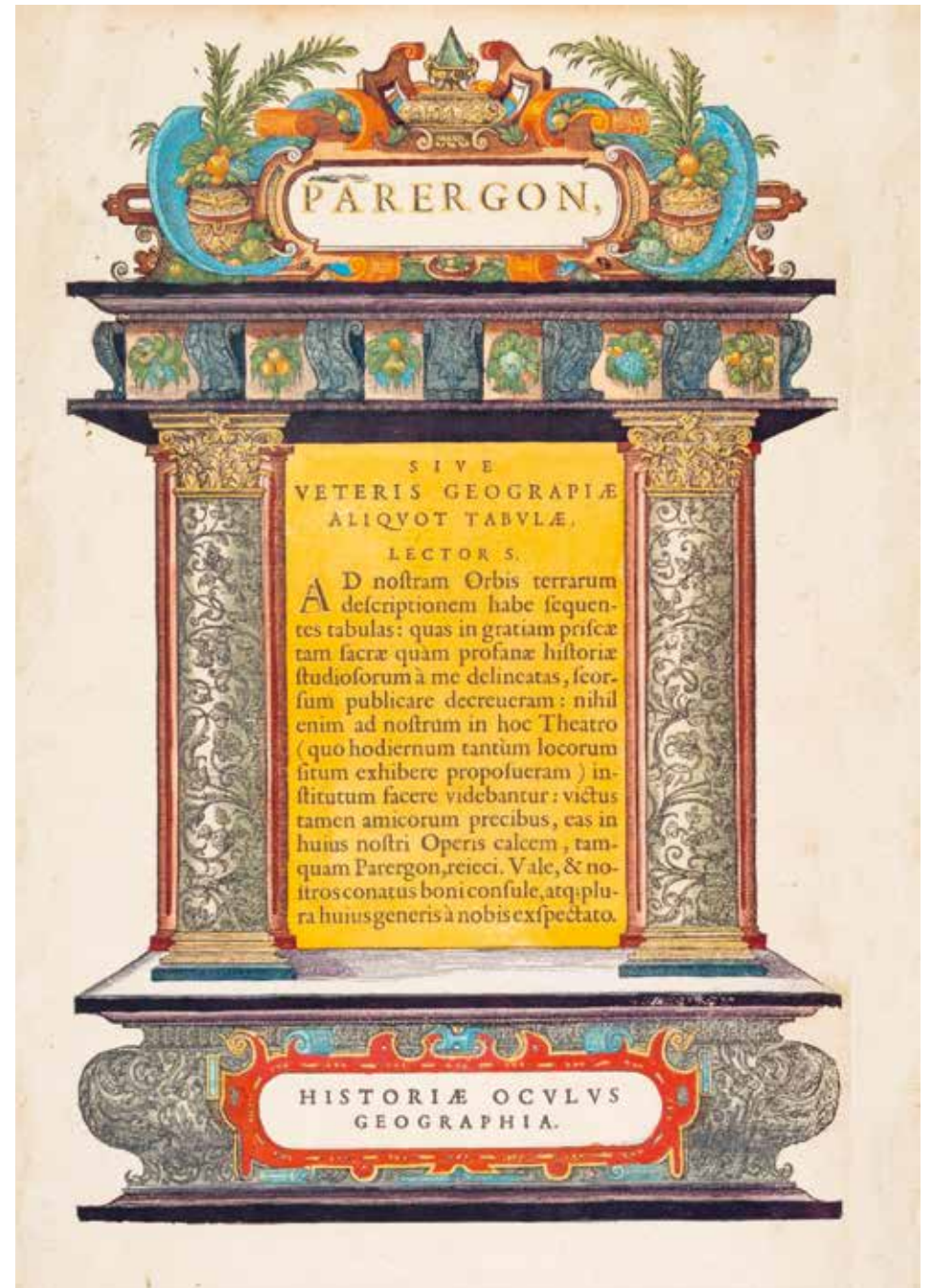
L'œil de
l'histoire
Espace
et
cartographie

Parenthèses

COPYRIGHT © 2026, ÉDITIONS PARENTHÈSES, MARSEILLE.

www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-471-3



Abraham Ortelius, *Parergon sive veteris geographiae*, Anvers, Christophe Plantin, 1592, frontispice.

INTRODUCTION

LA GÉOGRAPHIE DANS LES CULTURES SAVANTES ET ARTISTIQUES



Le Greco, *Vue et plan de Tolède*, 1610-1614,
132 × 228 cm.

[Musée du Greco, Tolède]

« *Historiae oculus geographia* » (la géographie est l'œil de l'histoire) : la formule placée par Abraham Ortelius en 1592 au seuil de son recueil de cartographie historique, le *Parergon*, a longtemps été considérée comme un résumé des relations entre l'histoire et la géographie. La géographie, et plus précisément la cartographie avec laquelle on l'a souvent confondue, permettrait de lire les histoires en montrant les lieux qui ont été les théâtres des actions et des événements rapportés dans les récits, et à ce titre elle en facilite à la fois la compréhension et la mémoire. De façon générale, elle serait d'abord une opération de visualisation, ici mise au service de l'histoire. Situer un lieu, déterminer une distance et une direction, circonscrire un espace, ce serait d'abord les rendre visibles sur une carte.

Mais que « voit »-on exactement dans la carte ? Y voit-on vraiment le territoire et les lieux qui le composent ? Chacun se souvient de l'inquiétude de Félicité, dans la nouvelle de Gustave Flaubert, *Un cœur simple*, qui ne voit pas la maison de Victor dans le « point noir imperceptible » et le « réseau de lignes colorées », sur la carte que lui tend M. Bourais. Qu'est-ce que cette image rend visible à proprement parler ? On connaît la célèbre toile *Vue et plan de Tolède* du Gréco (1610-1614), dans laquelle le peintre montre deux fois la ville, en paysage et en carte. Victor Stoichita, commentant cette toile, souligne avec justesse la différence de ces deux manières de voir la ville, et en conclut que la carte ne doit pas être identifiée à une « fenêtre »

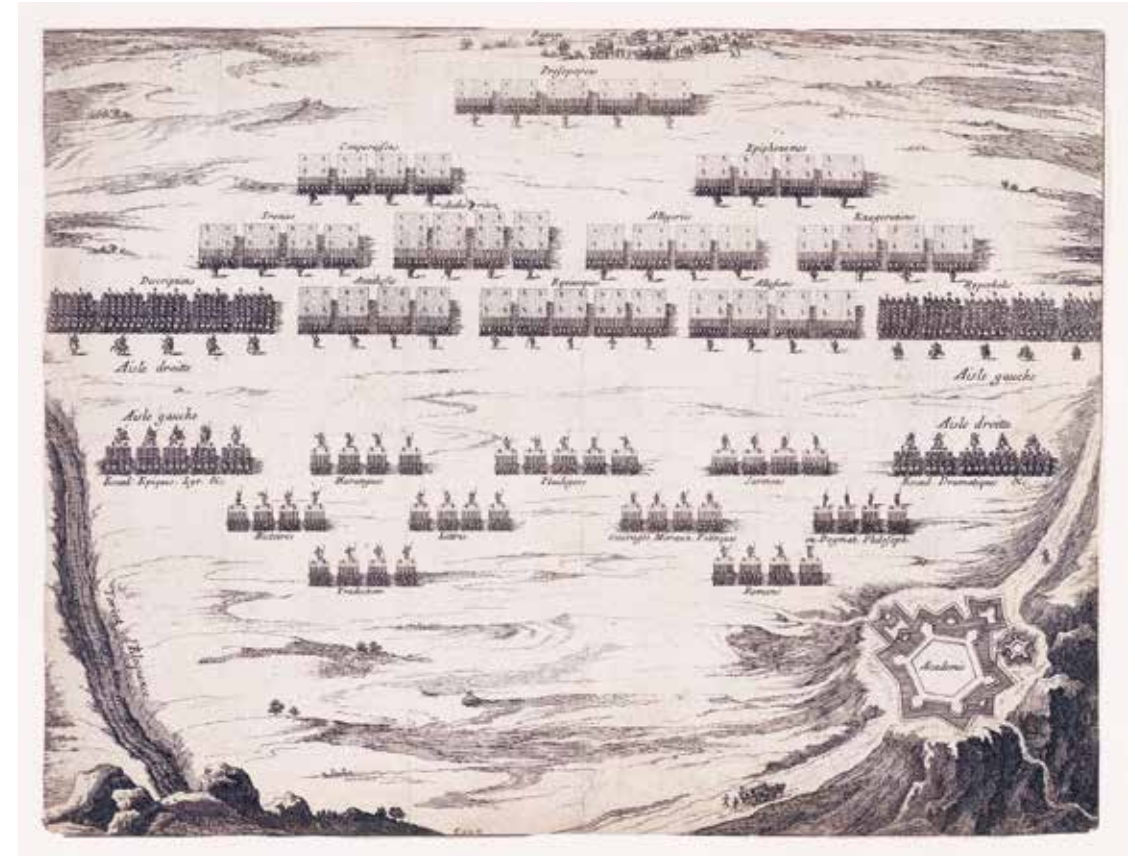
sur la ville. Elle n'est pas un tableau de paysage, elle « ne perce pas le mur », elle est, écrit-il, une « nappe de signes », qui en tant que telle doit être lue et déchiffrée¹. Il y a certes du visible dans la carte, mais celle-ci n'est pas une image mimétique. Il s'agirait alors d'identifier la nature du régime de visibilité propre à la géographie et à la cartographie, dans la perspective de leurs rapports à l'histoire des savoirs et des arts.

En effet, elles ont souvent été utilisées comme références pour penser et représenter la distribution et la hiérarchisation des savoirs. Leibniz, D'Alembert, Condorcet ont effectué plusieurs tentatives pour représenter de manière figurative l'encyclopédie à l'aide non pas du modèle de l'arbre, mais de la carte. Celle-ci jouait alors le rôle d'un schème à la fois graphique et intellectuel, pouvant être détaché de son contexte d'origine « géographique » pour devenir un opérateur de mise en ordre d'informations les plus diverses, ainsi qu'une condition de l'orientation de et dans la connaissance, voire comme un dispositif d'écriture. Cette « mise en cartographie » du savoir a été mise en œuvre également dans des domaines plus spécifiques : ainsi Furetière dessinant une « Carte de la bataille des romans » (1658), Turgot élaborant un discours sur l'histoire universelle sous la forme d'une succession de sept « mappemondes » (ca. 1750), Hugh Strickland proposant une « Carte des affinités entre familles d'oiseaux » (1840) qui eut une influence certaine sur Darwin alors que ce dernier était engagé dans une recherche graphique destinée à fournir une représentation visuelle de l'évolution des espèces². Dans ces diverses occurrences, la cartographie a pris la valeur d'un outil méthodique et formel général.

Ce processus d'exportation de la géographie et de la cartographie hors de leur domaine d'application originel pour les faire travailler comme des formes et des modèles d'enquête, de représentation et de compréhension adaptables à différentes situations cognitives, trouve aujourd'hui une nouvelle vigueur dans plusieurs secteurs des sciences de la culture : la philosophie, les sciences sociales, l'histoire des sciences, l'esthétique, et la théorie littéraire. De la même manière que le « tournant linguistique » avait profondément affecté naguère les méthodes et les concepts en vigueur dans les sciences sociales, en

¹ V. Stoichita, *L'instauration du tableau : métapeinture à l'aube des temps modernes*, Genève, Droz, 1993, p. 242.

² H. Bredekamp, *Les coraux de Darwin, Premiers modèles de l'évolution et tradition de l'histoire naturelle*, Dijon, Les Presses du réel, 2008.



Antoine Furetière, « Carte de la bataille des romans », *Nouvelle allegorique ou Histoire des derniers troubles arrivez au royaume d'eloquence*, Paris, P. Lamy, 1658.

[Bibliothèque nationale de France, Paris]

mettant en valeur la présence structurante des opérations du langage dans la constitution des domaines d'objectivité, l'idée du « tournant spatial » s'est imposée comme un nouveau dispositif épistémique dans les disciplines qui viennent d'être évoquées, dans le cadre d'une réflexion sur leurs méthodes et leurs orientations de travail.

Ainsi, il est frappant de voir le théoricien américain Fredric Jameson en appeler, dans ses analyses sur la « logique culturelle du capitalisme tardif », à la mise en place de ce qu'il appelle une « cartographie cognitive » (*cognitive mapping*), destinée selon lui à répondre aux questions relatives à l'élaboration d'un nouveau modèle de culture politique adapté à la situation contemporaine, où la question de l'espace est devenue une « question organisationnelle fondamentale³ ». En s'appuyant sur une référence à l'ouvrage classique de Kevin Lynch, *L'Image de la cité*, Jameson souligne en quoi la « carte cognitive » a pour vocation de « permettre au sujet individuel de produire une représentation situationnelle dans cette totalité plus vaste et véritablement non représentable que constitue l'ensemble des structures de la société ». Ce n'est pas le lieu ici de discuter le contenu et les orientations des analyses de Jameson au sujet de la culture postmoderne. Il suffit, à titre de signalement des enjeux que le présent livre veut soulever, de souligner en quoi, pour mener ses analyses, ou plutôt comme leur fondement méthodologique et théorique, Jameson mobilise la référence à la cartographie, même si c'est sous la forme particulière d'une mise en relation avec la théorie althusserienne de l'idéologie comme ensemble des représentations imaginaires du sujet avec ses conditions d'existence réelle.

De façon plus spécifique, au sein de cette activation générale de la référence à l'espace et à sa représentation dans l'analyse des formes de la culture contemporaine, c'est de la centralité et de la potentialité d'une problématisation proprement géographique des phénomènes de la culture dans les domaines de la création artistique, de la réflexion philosophique et de l'histoire des sciences, que voudrait témoigner ce livre. La géographie et la cartographie, à la fois comme référents et comme opérateurs, font désormais partie du registre créatif d'un grand nombre d'artistes contemporains⁴. Plusieurs

³ F. Jameson, *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, Paris, Éditions de l'École des Beaux-Arts, 2007, p. 100.

⁴ Depuis la grande exposition *Cartes et figures de la Terre*, en 1980 (Paris, Centre Pompidou), la bibliographie s'est considérablement enrichie. Voir, entre autres, le catalogue de l'exposition

propositions artistiques majeures de notre temps se donnent la cartographie, prise dans un sens très extensif, pour condition d'exercice, support d'exécution, ou horizon de production. Elle est mise en œuvre comme un espace qui offre des ressources plastiques et conceptuelles originales, mais aussi, symétriquement, pouvant servir une réflexion sur l'art et ses moyens d'expression. Enfin, le médium cartographique est employé comme support pour des interrogations, des explorations, voire des provocations à l'égard des mondes politiques, sociaux, personnels, contemporains. À partir des années soixante, l'art conceptuel y a trouvé un lieu où il pouvait faire travailler ses propres questionnements. Des questionnements étrangement proches de ceux des géographes parfois, ou en tout cas qui venaient prendre en charge sur le registre spécifique de l'art des interrogations que l'on pourrait dire « épistémologiques », au sujet de la notion d'échelle, des rapports sémiotiques entre l'image et le texte, du statut de l'atlas, ou encore des rapports entre la science et l'imaginaire, au sein de la représentation cartographique. On pourrait convoquer une très longue liste d'artistes qui prennent aujourd'hui en charge, avec les moyens et les formes qui leur sont propres, une certaine dimension des interrogations concernant la géographie dans le monde contemporain.

Mais, au-delà de la mobilisation de la géographie et de la cartographie dans la réalisation d'un certain nombre d'œuvres d'art et d'expériences artistiques, c'est la notion même d'une « géographie de l'art » qui est aujourd'hui réactivée. Le développement des notions de centres et de périphéries artistiques, l'analyse des phénomènes de circulation des œuvres et des artistes, la prise en compte par les historiens d'art des mécanismes de la mondialisation et des recompositions territoriales issues de la chute du Mur de Berlin, sont autant d'indices de l'émergence d'une nouvelle approche du phénomène artistique, au sein de laquelle la géographie comme savoir peut contribuer de façon positive. Dans le domaine de l'histoire des sciences, l'affirmation d'une étude locale et spatiale a été diffusée avec une vigueur encore plus évidente. On connaît le rôle joué par la sociologie et l'anthropologie des sciences dans cette affirmation. Les historiens de la géographie

Orbis terrarum, Ways of world-making, Gand/Amsterdam/Anvers, 2000, qui réunit un nombre important de propositions, et G. Monsaingeon, *Mappamundi, Art et cartographie*, Marseille, Parenthèses, 2013.

ne sont pas en reste, comme en ont témoigné les travaux de David Livingstone et de Charles Withers⁵. De fait, c'est à une réévaluation du concept même de science que le recours à la géographie invite, dès lors que celle-ci engage l'épistémologue et l'historien à reconsidérer les notions d'objectivité et d'universalité du savoir scientifique à l'aune des structures spatiales et des processus de circulation qui les supportent ou dont elles sont les enjeux, toujours conflictuels⁶.

Une préoccupation équivalente est également perceptible dans le domaine de la philosophie contemporaine, avec, entre autres, les analyses de Gilles Deleuze autour de ce qu'il appelle une « géophilosophie », ou celles de Peter Sloterdijk autour de la notion de « globalisation⁷ ». « Parler toujours en géographe », cette formule énigmatique de Gilles Deleuze, nous signale que l'espace, pour le philosophe français, est une manière de poser les problèmes et de construire des concepts, plutôt qu'un simple objet de la réflexion. Comme en écho aux distinctions effectuées par l'anthropologue britannique Tim Ingold⁸, la cartographie est comprise alors moins comme une activité de représentation que comme une activité vitale, une forme immanente de spatialisation. Cette conception de l'espace et de la cartographie comme processus a conduit Gilles Deleuze à une critique de la psychanalyse, dont Guillaume Sibertin-Blanc a restitué le principe fondamental : « L'analyse de l'inconscient devrait être une géographie plutôt qu'une histoire⁹ ». De même, l'approche deleuzienne de la cartographie et de l'espace produit des bouleversements considérables dans l'analyse des « agencements territoriaux », agencements foncièrement instables, pris dans des devenirs, constamment traversés par les processus divergents de territorialisation et de déterritorialisation.

Dans les perspectives ici ouvertes, comment la cartographie, et son rôle cognitif, peuvent-elles être comprises, et mobilisées ? On a parlé plus haut d'une visibilité non mimétique. Il s'agissait

⁵ D. Livingstone, *Putting Science in its Place : Geographies of scientific knowledge*, University of Chicago Press, 2003 ; C. Withers, *Placing the Enlightenment : Thinking geographically about the Age of Reason*, University of Chicago Press, 2007.

⁶ S. Schaffer, L. Roberts, K. Raj, J. Delbourgo (ed.), *The Brokered World, Go-Betweens and Global Intelligence, 1770-1820*, Uppsala Studies in History of Science, vol. 35, 2009.

⁷ P. Sloterdijk, *Sphères II. Globes*, Paris, Maren Sell, 2010.

⁸ T. Ingold, *The Perception of environment, Essays in livelihood, dwelling and skill*, Abingdon, Routledge, 2000.

⁹ G. Sibertin-Blanc, « La spatialité géographique comme analyseur des formes de subjectivité selon Gilles Deleuze », *L'Espace géographique*, t. 39, n° 3, 2010, p. 225-238.

d'insister sur le fait que la carte doit être envisagée comme un espace graphique d'un genre spécial, plutôt que comme une « vue » sur un territoire. Au sein de cet espace, une pensée se met en œuvre et se donne une forme, d'une façon non verbale. Et ceci à deux niveaux.

D'une part, les cartes, quels que soient leurs apparences et leurs objets, peuvent être considérées comme des espaces graphiques de mise en ordre : elles permettent de distinguer, de classer, de mettre en relation des « données » très diverses, voire hétérogènes (et c'est cette capacité graphique à « totaliser » sans synthèse, qui est ici intéressante), et même elles rendent possibles des enchaînements narratifs. S'il existe une forme spatiale de la pensée historique, non verbale, comme l'avait naguère supposé Nicolay Koposov¹⁰, la carte peut être envisagée comme une manière de conduire et de construire visuellement cette pensée spatialisée. La carte ne ressemble pas au paysage, c'est un système constructif qui s'y donne à voir, dont la finalité est l'élaboration d'un regard et d'une pensée¹¹. Mais, d'autre part, ce système constructif a une valeur abductive : il s'agit moins, dans les cartes, d'énoncer des vérités définitives que de dessiner des hypothèses plausibles quant à la constitution des réalités. Les cartes, du point de vue d'une épistémologie du travail historique, ont une dimension diagrammatique : elles permettent de stabiliser graphiquement les propositions de l'imagination historique, en leur donnant une forme saisissable pour le regard et la pensée. Il s'agit, autrement dit, de dessiner pour savoir quoi penser. Les cartes peuvent être comprises comme des concepts visuels, ou, plus exactement, elles permettent aux historiens de construire leurs concepts en leur fournissant des espaces d'inscription.

Ce que ce livre voudrait faire apparaître et défendre à nouveaux frais, au total, c'est l'idée, certes banale pour les géographes, mais qu'il faut considérer avec sérieux, que les savoirs scientifiques, les pratiques artistiques, les constructions de pensée sont des activités localisées, qui se développent selon des mobilités, des spatialités et des architectures particulières, et qu'il est possible de les analyser dans cette perspective. Mais, au-delà, c'est aussi l'affirmation, neuve, que la géographie et la cartographie offrent des grilles d'analyse et des approches méthodiques fructueuses pour la compréhension des œuvres de la culture et de leur histoire. Il ne s'agit pas seulement d'une

¹⁰ N. Koposov, *De l'imagination historique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009.

¹¹ Voir, sur ce point, J.-M. Besse, *Quelle est la raison des cartes ?*, Lyon, Éditions 205, 2023.

extension de la géographie, au sens usuel du terme, vers des domaines qui seraient restés marginaux pour elle, ni même de la mise en œuvre d'une géographie des représentations : à vrai dire c'est une géographie du travail de la pensée artistique, scientifique et philosophique, qui est ici envisagée, plutôt qu'une pure et simple géographie culturelle.



CHAPITRE UN

APPROCHES SPATIALES DANS L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES ARTS

Depuis la fin du xx^e siècle, les références à la géographie, et plus généralement à l'espace et au lieu, se développent de façon significative et très productive dans différents domaines des sciences de la culture. C'est le cas en particulier dans la théorie et l'histoire des arts plastiques et visuels, dans les études littéraires, et enfin dans le champ de l'histoire des sciences et de l'anthropologie des savoirs.

Ainsi, sans vouloir s'arrêter ici sur les récents développements de la géopoétique et de la géocritique¹, on peut observer que, dans une perspective voisine, à la suite des travaux de Franco Moretti notamment², la théorie et l'histoire de la littérature ont commencé à prendre en compte les dimensions spatiales de la production littéraire. Et ceci à trois niveaux. En s'intéressant, d'une part, aux conditions concrètes des activités de production des formes littéraires proprement dites, dans le cadre de ce que Franco Moretti appelle une « morphologie historique comparée ». En analysant, d'autre part, les géographies imaginaires développées à l'intérieur des œuvres elles-mêmes, à la manière dont par exemple Franco Moretti présente « l'Angleterre de Jane Austen » ou le « Paris de Balzac ». En élaborant, enfin, une cartographie des espaces réels et imaginaires de la littérature. La cartographie, dans ce cas, permet non seulement de localiser les activités littéraires, mais aussi les personnages qui sont les objets de la narration. Elle permet de suivre les déplacements de ces personnages, et plus généralement, elle contribue à installer une forme de perception et de compréhension des activités et des imaginaires littéraires.

CARTOGRAPHIE ET PENSÉE VISUELLE

RÉFLEXIONS SUR LA SCHÉMATISATION GRAPHIQUE

Depuis les années quatre-vingt-dix du xx^e siècle, les historiens de la cartographie sont devenus sceptiques vis-à-vis de leur objet. Les influences conjuguées du mouvement de la déconstruction en philosophie, de la sociologie des sciences et des études post-coloniales ont fait de la carte un objet sinon suspect, au moins douteux, et en tout état de cause un objet qui a perdu de l'évidence et de la transparence qui lui étaient accordées jusqu'alors. Il a fallu s'accoutumer à travailler sur un objet devenu opaque¹. À vrai dire, cette nouvelle donne est peut-être une chance. Car cette opacité est l'occasion qui permet de restituer aux objets, aux méthodes et aux pratiques cartographiques leur véritable complexité, c'est-à-dire leur véritable statut de problèmes pour l'historien.

CARTOGRAPHIE ET DÉCONSTRUCTION

Rappelons, en quelques mots préalables, les données élémentaires de cette nouvelle configuration historiographique, qui peut être appelée critique et déconstructionniste. On pourrait peut-être la résumer par trois formules un peu brutales, mais devenues aujourd'hui assez banales : 1 – la carte est inexacte par nature, 2 – la carte est un instrument de pouvoir, 3 – la carte est une opération rhétorique. Soulignons tout de suite que ces formules abruptes ont pour effet d'installer une certaine forme de scepticisme, ou tout du moins une interrogation vis-à-vis de la notion d'expertise. La cartographie, en

effet, dans la perspective historiographique esquissée ici, serait moins un produit cognitif pur et objectif, un support neutre d'élaboration de la connaissance (et d'une connaissance qui serait ici dans une position de surplomb ou d'autorité liée à la possession d'une vérité), qu'un instrument stratégique dans une situation de communication caractérisée par le conflit des représentations et des intérêts. La carte serait un discours véhiculant des intentions, par conséquent attaché à un contexte, et destiné à produire des effets de pouvoir dans la société et dans la culture. Reconnaissons que cette conception pragmatique de la cartographie est de nature à suspecter la vocation cognitive d'objectivité qui lui était accordée jusqu'à présent.

Ce scepticisme rejoint celui de la sociologie contemporaine des sciences qui, comme on sait, a fortement contesté la figure de l'expert. Celle-ci, largement héritée du dispositif idéologique moderne des représentations de la science et de ses relations avec la société, laisse aujourd'hui progressivement la place aux notions de réseau, de collectif de production de savoir, de conflit de représentations et de savoirs. L'histoire de la cartographie, d'une certaine manière, pourrait constituer un champ d'investigation privilégié pour la mise en œuvre de ces notions.

Mais revenons aux formules brutales dont nous sommes partis. Elles nous permettront de formuler le problème que nous souhaitons aborder dans ce chapitre.

DE L'EXACTITUDE

On ne sait si quelqu'un a vraiment cru qu'une carte pouvait être exacte au sens littéral, même si on a pu considérer cette exactitude comme un idéal régulateur : dans les faits on a reconnu l'écart entre la carte et le territoire et on a travaillé sinon à réduire cet écart, du moins à réaliser les conditions d'une conformité de la carte et du territoire. On a bien rencontré parfois quelques poètes et quelques pédagogues enthousiastes qui ont imaginé pouvoir réaliser des cartes épousant exactement le territoire qu'elles étaient censées représenter. Mais on sait ce qu'il advint finalement de l'idéal borgésien de

¹ On rappellera ici l'influence séminale des travaux de John Brian Harley dans les renouvellements récents de l'histoire de la cartographie. Voir J. B. Harley, *The New Nature of Maps* :

Essays in the History of Cartography (Edited by Paul Laxton), Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 2001.

la carte 1:1 : elle s'est effacée avec le temps, tout comme le territoire sur lequel elle s'appliquait ².

La question n'est donc pas là. Elle réside plutôt dans une affirmation supplémentaire, plus récente, selon laquelle la carte serait *par essence* inexacte. À ce moment, la question devient sérieuse, parce que l'impossibilité de l'exactitude n'est plus seulement un état de fait, elle est considérée comme étant de droit : c'est la nature même de la carte qui lui interdirait l'exactitude. Il faudrait alors comprendre pourquoi. Parmi tous les théoriciens qui ont réfléchi sur cette question, on suivra ici quelqu'un qui n'est pas un géographe ni un historien de la cartographie, mais un philosophe ayant réfléchi sur les images et la philosophie de la connaissance, Nelson Goodman. Selon ce dernier, une carte est « schématique, sélective, conventionnelle, condensée et uniforme ³ ». Les deux premiers caractères relevés par Goodman signalent qu'une carte qui ne serait pas un abrégé de la réalité n'existe pas. La sélection des informations et la schématisation des représentations sont intrinsèques à la réalisation de la carte. Mais est-ce que cela veut dire que la notion d'exactitude est irrémédiablement perdue ? Non, répond Goodman. Le problème n'est pas là. Il ne s'agit pas de savoir si la carte est vraie ou fausse, mais si elle est utilisable et exacte en fonction de la manière dont on veut en faire usage, c'est-à-dire si elle est susceptible de rendre service dans la perspective du but que l'on s'est fixé. Toute carte propose une version ou une interprétation de la réalité territoriale à laquelle elle réfère, en fonction des intentions qui sont déployées vis-à-vis de cette réalité. Autrement dit, il n'y a pas une version bonne de façon générale, mais uniquement dans le contexte de cette intention. Ainsi, il peut exister plusieurs bonnes

² Rappelons néanmoins que la fable de Borges s'inscrit dans une solide tradition de réflexion philosophique et logique, à laquelle d'ailleurs l'écrivain argentin renvoie, et où l'on rencontre les noms de Lewis Carroll, Josiah Royce, et Bertrand Russell. L'idée de la carte parfaite y est utilisée, chez Russell notamment, comme un exemple typique de paradoxe logique aisément soluble pour peu qu'on prenne le temps de définir avec précision les mots que l'on emploie lorsqu'on parle de « représentation ». Voir également le commentaire amusant d'Umberto Eco in « De l'impossibilité de construire la carte 1:1 de l'Empire », in

Comment voyager avec un saumon ?, Paris, Grasset, 1997, p. 228-238. On peut considérer cependant que l'écart perpétuel qui réside entre la carte et le territoire est précisément celui où se développe l'imagination cartographique. Voir sur ce point J.-M. Besse, « Cartes sur place », in J.-M. Besse, G. A. Tiberghien (dir.), *Opérations cartographiques*, Arles, Actes Sud/ENSP, 2016, p. 38-49.

³ N. Goodman, « The Revision of Philosophy », in *Problems and Projects*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972, p. 15.

cartes ou versions du territoire, sans qu'il y ait à décider ou à choisir laquelle est la plus exacte ou la plus conforme absolument parlant.

Il faut donc changer notre conception de l'exactitude. Plus précisément, la question est celle de l'épistémologie sous-jacente qui accompagne notre conception de la carte. Traditionnellement, l'épistémologie qui sous-tend l'usage de la notion d'exactitude est une épistémologie de la représentation ou de la reproduction : c'est l'idée de la carte comme miroir de la réalité territoriale. Si l'on se place dans cette perspective épistémologique mimétique, alors on doit avouer que toute carte est inexacte, car il n'est pas possible de reproduire parfaitement le territoire. À l'opposé, la notion d'exactitude peut recouvrer une légitimité et un usage si l'on se place, comme le suggère Goodman, dans la perspective d'une théorie pragmatique et constructive. La carte est un système constructif d'un genre particulier destiné à fournir sous une forme schématisée un ensemble d'informations sur le territoire, et ceci en fonction des questions qu'on lui pose et des intentions qu'on y projette. La carte peut être exacte, d'un point de vue pragmatique, si elle permet le développement d'un questionnement, c'est-à-dire si elle « répond » au cadre problématique dans lequel elle a été mobilisée. Autrement dit, elle s'insère dans un réseau ou une série d'opérations orientées vers le territoire, c'est-à-dire dans un projet, et c'est dans le cadre de ce projet territorial (quel qu'il soit) qu'elle acquiert elle-même son opérativité. Les intuitions de Goodman se rapprochent, en fin de compte, des distinctions effectuées par Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux* : la carte n'est pas un calque de la réalité.

Si la carte s'oppose au calque, c'est qu'elle est tout entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel... Une carte est affaire de performance...⁴.

Ces premières remarques nous placent devant un programme épistémologique : comment penser la cartographie comme « performance » cognitive ? Comment s'articulent, dans la cartographie, l'expertise, la connaissance, et l'expérimentation ? Le point sera abordé dans la seconde partie de ce chapitre.

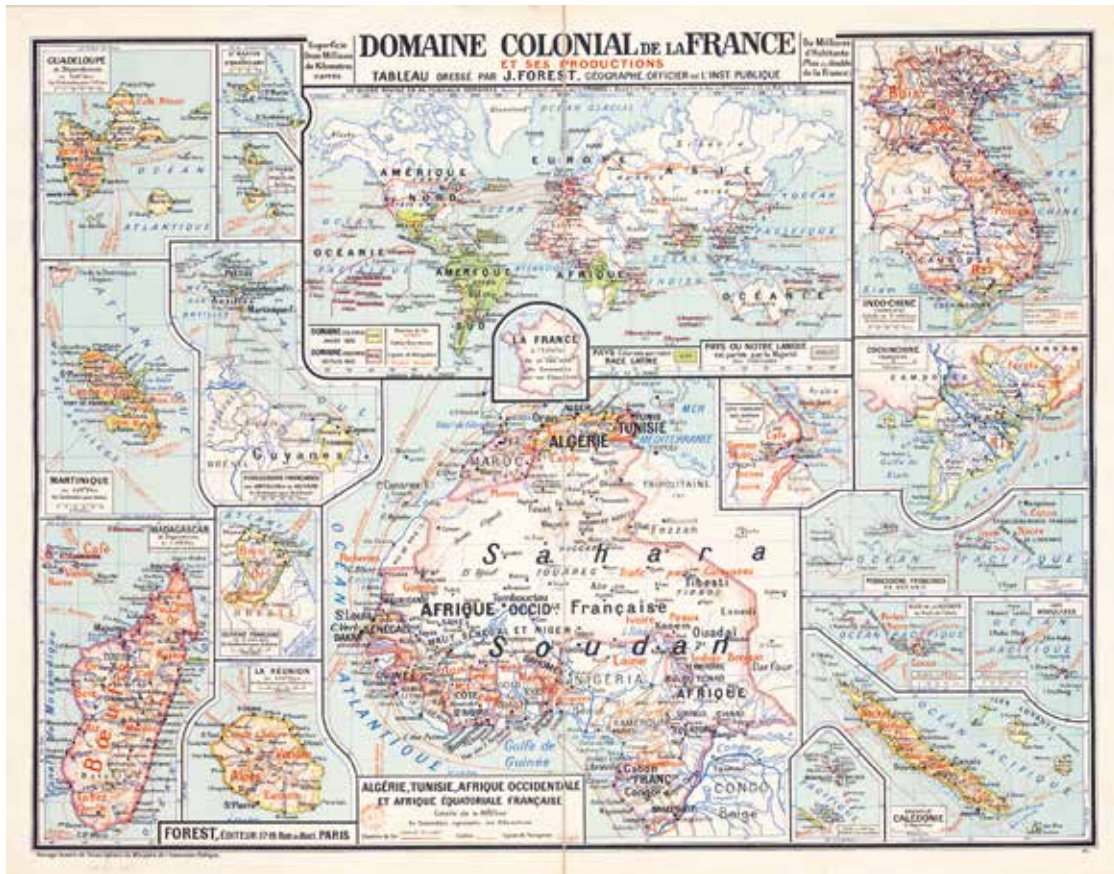
⁴ G. Deleuze et F. Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 20.

LA QUESTION DU POUVOIR

La carte est un objet et un acte de pouvoir en deux sens. D'une part, elle porte l'empreinte d'une intention, d'un intérêt, d'origine économique, politique, idéologique, voire même scientifique, qui vont orienter la sélection des informations puis leur présentation graphique. Mais d'autre part, elle a le pouvoir, comme beaucoup d'autres images, d'orienter les décisions de la société et de la culture, tout simplement parce qu'elle met en forme la vision du monde sur laquelle ces décisions prennent appui. La cartographie aurait donc, indirectement, le pouvoir de mettre en forme la culture à laquelle elle appartient et dont elle traduit par ailleurs les choix et les valeurs. D'un point de vue méthodologique, ces relations dialectiques entre la cartographie et la société et la culture ont conduit à replacer l'histoire de la cartographie au sein de l'histoire sociale et culturelle au sens large. Dans l'histoire des sciences, mais aussi dans l'histoire de l'art et dans l'histoire des idées religieuses, par exemple, on peut voir précisément comment la cartographie joue un rôle à la fois de reflet et de matrice pour certains moments de leur développement.

Dans un premier temps cette conception de la carte comme objet de savoir-pouvoir (pour reprendre ici le terme que Brian Harley avait emprunté à Michel Foucault) a eu un côté un peu univoque : la carte était considérée comme un outil de domination, utilisée exclusivement par les détenteurs du pouvoir à l'encontre des populations dominées et asservies (les populations colonisées, les femmes, etc.) pour renforcer leur pouvoir. Cette conception est devenue aujourd'hui plus dialectique : les historiens se sont rendu compte que la cartographie pouvait être également un outil de résistance, c'est-à-dire de réappropriation et de contestation par les dominés des valeurs et des visions de monde que les dominants voulaient leur imposer, dans le cadre de ce qu'on appelle aujourd'hui « contre-cartographie⁵ ». En d'autres termes la carte peut être envisagée aujourd'hui comme un lieu de conflits entre représentations et pratiques opposées du territoire, entre savoirs et valeurs concurrents, entre langages différents. Elle peut être dès lors considérée comme un objet instable, relatif non pas

⁵ Voir par exemple N. Zwer et P. Rekaewicz, *Cartographie radicale, Explorations*, Paris, La Découverte, 2021 ; D. Bracco et L. Genay (dir.), *Contre-cartographier le monde*, Limoges, Pulim, 2021.



Joseph Forest (1865-1942), *Domaine colonial de la France et ses productions*, 1911, 92 × 120 cm.

[Bibliothèque nationale de France, Paris]

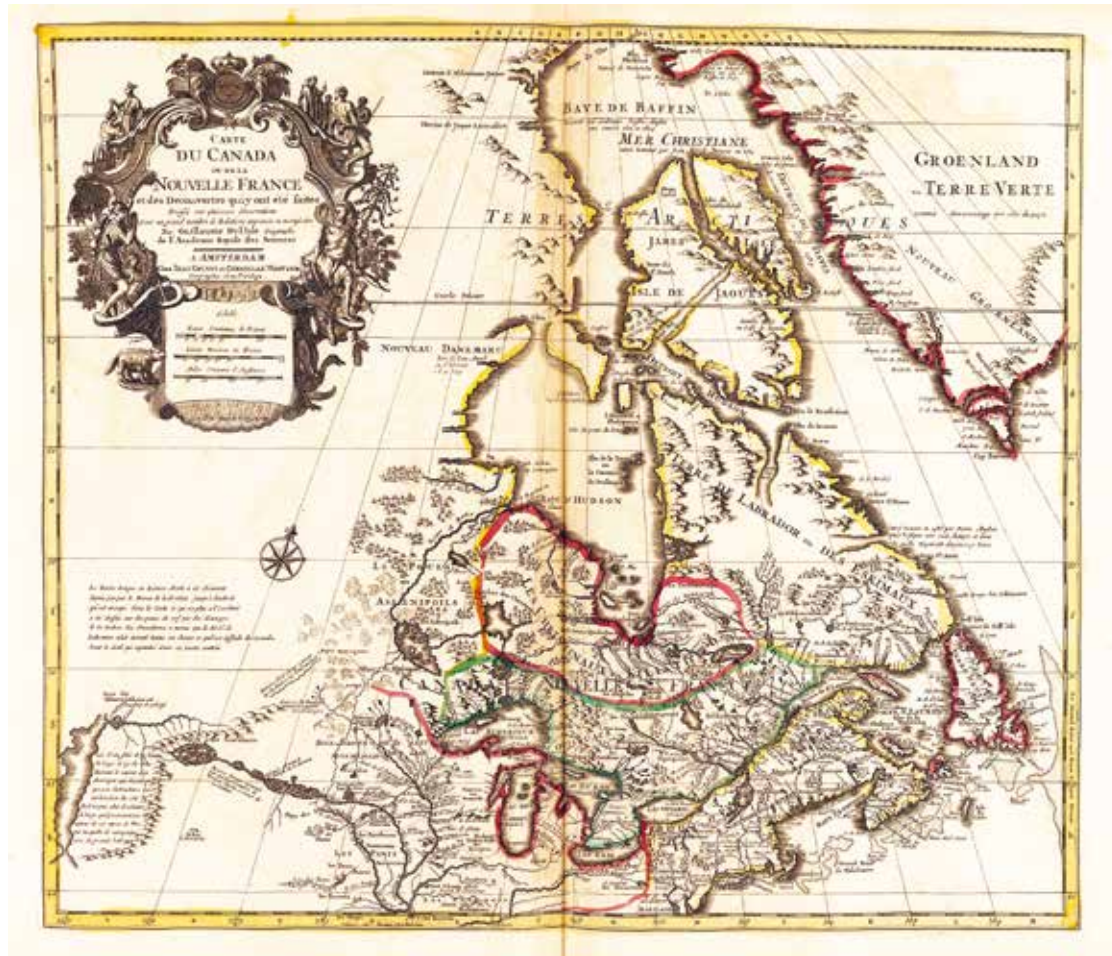
tant à l'état d'un savoir qu'à celui d'un rapport de forces, et toujours comme le cadre où des pouvoirs négocient et transigent, même si c'est de manière implicite ou inconsciente.

Au bout du compte, on peut tirer de ces observations une remarque très utile : la carte n'est pas seulement le reflet passif d'un pouvoir extérieur, mais elle possède elle-même cette vertu de mettre en forme une réalité. Elle dispose en cela d'un pouvoir propre, qui est lié à son statut d'image. C'est ce qu'il va falloir approfondir d'un point de vue épistémologique : quelle est cette image qui aurait le pouvoir de mettre en forme (même indirectement) un réel en le représentant ? Comment procède-t-elle ?

LA RHÉTORIQUE DE LA CARTE

On a pu considérer que l'exercice du pouvoir cartographique s'appuie sur les outils rhétoriques qui sont mis en œuvre dans le discours cartographique. Plus généralement, à partir du moment où la carte est considérée non pas tant comme une représentation plus ou moins conforme de la réalité extérieure, que comme, d'une part, une expression de la culture où elle est produite et sur laquelle à son tour elle a la capacité d'agir, et d'autre part, un outil de communication orienté vers un ensemble de destinataires, les questions de sa puissance persuasive et de ses moyens de persuasion ont été posées. La carte (l'influence de Brian Harley a été décisive là encore, mais on trouve le même genre de réflexions chez les sémioticiens contemporains) a été conçue comme un discours composé de signes spécifiques, et, dans cette mesure, on a considéré qu'elle pouvait être étudiée à l'aide des ressources méthodologiques fournies par l'analyse du discours, l'analyse textuelle, et l'iconologie.

Mais, si la carte est un message visuel à caractère intentionnel, et si par ailleurs ce message visuel s'incarne dans un support graphique d'un genre particulier, alors, l'interprétation historique doit prêter attention à l'ensemble des signes qui dans le message cartographique contribuent à en élaborer la signification et l'efficacité. Tout, dans la carte, à cet égard, est susceptible d'être interrogé et analysé, et pas uniquement les éléments du discours qui semblent parler du « territoire ». Tous les signes concourent à l'élaboration de la signification portée par la carte, et en tant que tels ils méritent d'être interprétés. Les couleurs, les symboles, les lignes, les noms, les systèmes de projection, mais aussi le cadre, l'échelle, le format, ou les éléments



Guillaume de L'Isle (1675-1726), *Carte du Canada ou de la Nouvelle France et des découvertes qui y ont été faites*, Amsterdam, Covens & Mortier, 1742, 49 × 57 cm.

[David Rumsey Map Collection]

décoratifs, etc., sont à considérer isolément et dans leur combinaison. On n'insiste pas sur ce point, qui est bien connu. Il y aurait sans doute beaucoup à gagner pour l'histoire de la cartographie à envisager celle-ci au sein d'une histoire générale des signes visuels, ou des cultures visuelles, auxquelles elle collabore de façon évidente.

Le point qui paraît le plus important, cependant, serait le suivant, même s'il peut ressembler à une trivialité : la carte est un message visuel au sujet d'un territoire, et ce message prend l'apparence d'un régime graphique spécial. Autrement dit, même s'il est possible d'observer le déploiement de stratégies rhétoriques et communicationnelles dans l'histoire de la cartographie, la question est surtout de comprendre le fait que ces rhétoriques s'incarnent dans des espaces graphiques qui ont le pouvoir de susciter un monde, à savoir celui du territoire auquel elles réfèrent. La rhétorique cartographique n'est pas totalement « libre » ou arbitraire en ce sens, mais elle est motivée par la présentation et à la construction graphique d'un univers de référence territorial qui constitue, justement, l'enjeu et le support de l'intention et de l'intérêt qu'elle cherche à servir. Disons-le trivialement : le but est de dire quelque chose à quelqu'un mais en lui mettant sous les yeux l'image d'un territoire. D'où la question : comment pouvons-nous rendre compte, sur un plan épistémologique, de ce type de pratique qui consiste à dessiner un territoire pour dire quelque chose à quelqu'un et le faire agir dans une certaine direction ? Quel est, précisément, le statut épistémologique et historiographique de cette pratique graphique, qui est en même temps une pratique sociale, et qui consiste à construire des territoires de référence ? Et quelles en sont les conditions d'exercice ?

Essayons maintenant de rassembler ces premières remarques. Elles nous conduisent vers les énoncés suivants, qui peuvent être coordonnés : 1 – toute carte est en même temps une interprétation et un projet vis-à-vis du territoire auquel elle réfère, autrement dit se présente comme une version possible du territoire, 2 – toute carte est la traduction et la condition d'un pouvoir qui cherche à s'exercer socialement et culturellement, s'appuyant sur elle pour s'assurer une forme d'autorité, et 3 – toute carte développe sa stratégie par l'intermédiaire de la mise en œuvre d'un univers graphique au sein duquel elle construit son discours, un espace graphique qui n'est rien d'autre que la mise en forme d'un territoire de référence au sujet duquel le discours est construit.

CONCLUSION

LES BATAILLES DU VISIBLE

La carte géographique est encore souvent définie, de façon restrictive, comme une représentation à une échelle réduite d'une partie ou de la totalité d'un territoire déterminé (voire de la surface de la Terre lorsqu'il s'agit de la mappemonde). Cette définition, qui en surligne en quelque sorte de façon exclusive les relations avec la «réalité» extérieure, a pourtant fait l'objet de plusieurs interrogations et d'observations critiques dans la théorie contemporaine et chez les historiens de la cartographie depuis la dernière décennie du xx^e siècle. Entre les cartes et les territoires, on a fait apparaître toute une épaisseur d'autres motivations que simplement référentielles, en mettant en évidence l'intrication de la production cartographique dans des assemblages complexes où voisinent capacités techniques, savoirs scientifiques et ignorances culturelles, valeurs morales et religieuses, choix politiques mais aussi esthétiques, volonté de dissimuler aussi, etc.

On s'accorde désormais à penser que les cartes, en même temps qu'elles renvoient à une réalité territoriale extérieure qu'elles conduisent jusqu'au discours, doivent être lues comme les réceptacles et les expressions plus ou moins explicites de multiples couches de significations, d'intentions, de techniques et de matérialités. Il y a une «opacité» de l'opération cartographique, à laquelle il faut se rendre attentif. Il faut apprendre à décomposer cette opération en ses différents éléments et moments constitutifs, à repérer les divers processus socio-politiques et techniques dont les cartes sont le champ d'exercice, à distinguer les différentes couches de sens et d'intentions qui s'y cachent. Autrement dit : les cartes représentent le monde, mais non pas de manière objective, indépendantes de tout

point de vue humain, social, culturel, ou indépendamment de tout dispositif technique. Elles représentent le monde tel qu'il est perçu, interprété, voulu, projeté, construit, codé et recodé, communiqué à autrui, détourné aussi et même caché¹. Elles portent un imaginaire, une lecture, un projet (technique, politique) sur le territoire. Étudier une carte, c'est analyser une interprétation du territoire et un projet vis-à-vis de ce territoire. C'est examiner une version proposée de ce territoire, un discours. Cela ne veut pas dire que la carte est foncièrement et irrémédiablement inexacte, qu'elle ne parle pas du territoire qu'elle représente (même si cela peut arriver), mais plutôt qu'elle parle *aussi* d'autre chose que du territoire. Et c'est cette autre chose (en fait c'est un ensemble d'autres choses) qu'il faut décrypter, parce que c'est généralement cela qui donne à la carte sa véritable signification sociale, et parfois sa portée politique. Les démarches et les propositions critiques qui se sont cristallisées et rassemblées depuis plusieurs années autour de la notion de contre-cartographie s'appuient sur cette recherche des significations et des enjeux multiples, pas seulement référentiels mais aussi sociaux et politiques, qui sont engagés dans la production et l'utilisation des cartes.

Les travaux et les réflexions qui se réclament de la « cartographie critique », de la « cartographie radicale », ou de la « contre-cartographie », convergent dans l'affirmation selon laquelle la cartographie est avant tout une affaire de pouvoir, réel et symbolique, que les objets et les opérations cartographiques sont traversés par des rapports de force où il s'agit de volonté de contrôle et d'efforts de résistance. C'est, en particulier, dans des contextes de domination s'exerçant sur les populations locales, autochtones, que la notion et les pratiques de la contre-cartographie sont apparues. Et d'abord, plus précisément, parce que dans des situations coloniales et postcoloniales les tentatives de domination que subissent les populations autochtones se manifestent par des entreprises de maîtrise de l'espace. Elles s'exercent à partir et autour de projets d'aménagement, de transformation, d'exploitation de territoires habités par ces populations, dont certains grands États et grandes firmes capitalistes internationales transforment, font disparaître, spolient ou confisquent les espaces de vie, en bouleversant en même temps leurs usages de ces espaces et les histoires qui s'y sont inscrites. Il y a des conflits autour de la maîtrise

¹ Voir par exemple le catalogue de l'exposition *Secret maps*, Londres, The British Library, 2025.

et de la défense des territoires, l'enjeu est l'appropriation de l'espace, et la cartographie est mobilisée dans ces conflits.

Soulignons : s'il y a un enjeu autour de la cartographie, c'est parce que l'espace est au centre de la problématique, et surtout parce que l'espace qui est l'objet des conflits est un *espace de vie*, et qu'il est investi par des valeurs sociales, morales, culturelles. L'espace possède une valeur, il n'est pas seulement un cadre extérieur indifférent et abstrait, mais il s'avère inséparable de l'histoire du groupe social qui s'y est installé, l'a approprié à ses usages, l'habite. L'espace fait partie de l'histoire sociale et de l'identité morale des populations qui sont confrontées à ces opérations d'occupation et de spoliation. Et l'on comprend dès lors que la cartographie, en tant que langage spatial, en tant que porteuse de valeurs et d'intentions spatiales, soit mobilisée et mise en œuvre d'un côté et de l'autre des protagonistes de ces conflits.

La question qui se pose alors est celle de la reconnaissance des pratiques et des représentations spatiales autochtones, et corrélativement la recherche du langage (carto)graphique approprié pour rendre compte des spatialités autochtones, et restituer ces spatialités occultées et niées par les pouvoirs dominants. Un des enjeux des contre-cartographies consiste précisément à reconnaître et faire reconnaître les spatialités, les pratiques et les valeurs spatiales qui ont contribué à organiser l'histoire des sociétés autochtones et continuent, même avec difficulté, à le faire. Plus encore, l'objectif est d'établir l'existence et de représenter graphiquement la diversité des « ontologies spatiales » autochtones, en relation avec des usages du territoire, des pratiques spatiales et des projets différents de ceux qui sont portés par les États et les grandes firmes. Autrement dit il s'agit de faire apparaître, de rendre visibles, et publiques, ces autres spatialités, ces autres ontologies spatiales, et cela en mobilisant des moyens graphiques, cartographiques propres à révéler ces autres spatialités. L'enjeu est donc celui de la coordination du langage cartographique adopté et de l'ontologie spatiale (socio-spatiale) que ce langage est censé exprimer.

Mais, comme l'a souligné Nancy Lee Peluso², il n'est pas sûr que l'utilisation des codes propres aux cartographies « occidentales »

² N. L. Peluso, « Whose woods are these? Counter-mapping forest territories in Kalimantan, Indonesia », *Antipode*, vol. 27, n° 4, 1995, p. 383-406. Voir aussi E. Glon, « Cartographie

participative autochtone et réappropriation culturelle et territoriale. L'exemple des *Lil'wat* en Colombie-Britannique (Canada) », *Espace populations sociétés*, 2012, n° 1, p. 29-42.

ailleurs comme des instruments de la domination sur les populations autochtones. Bref, on utilise les outils de l'adversaire. On peut s'en étonner. Pourquoi cette utilisation ? Comment la comprendre ?

La question est en fait d'opposer aux cartographies dominantes, et aux spatialités qu'elles représentent, d'autres cartographies et d'autres espaces : apporter d'autres informations, d'autres données géographiques, naturelles et humaines, afin de présenter un autre visage des lieux. Tout simplement : on veut montrer un autre espace, on veut faire voir le territoire autrement. Mais en utilisant les mêmes moyens techniques et graphiques.

Ce faisant, les contre-cartographes mettent en œuvre un des ressorts les plus fondamentaux de la cartographie, qu'ils partagent en un sens avec leurs adversaires : le principe de visibilité, qui se prolonge dans ce qu'on peut appeler un *principe de publicité*. La carte est là pour rendre visible et publique la lecture et la pratique d'un territoire, et plus généralement une conception du monde et de l'espace, que l'on cherche à promouvoir et à défendre. L'important ici, c'est la notion d'un *rendre visible et public*.

Le conflit sur les espaces et les cartographies est donc un conflit des visibilités, un conflit sur les dispositifs de visibilité, dont il faut dégager les conditions de possibilité et les enjeux à la fois techniques, politiques et sociaux.

On a évoqué à plusieurs reprises dans ce livre la remarque de Ptolémée qui, dès le début de sa *Géographie*, affirme que la raison d'être de l'existence de la mappemonde est qu'elle montre des réalités géographiques invisibles ailleurs que dans la mappemonde (et l'on peut sans problème généraliser cette formule aux autres échelles). Deux idées s'enchaînent ici : d'une part la carte rend visible, elle reformule dans un langage graphique spécifique des données visuelles que l'on peut obtenir par ailleurs ; mais d'autre part et surtout, la carte montre, exhibe, des réalités auxquelles on ne peut avoir accès que *dans* la carte elle-même, que l'on ne peut pas voir ailleurs et autrement que *dans* la carte. Il y a pour ainsi dire une puissance révélatrice de la cartographie, une puissance « épiphanique », c'est-à-dire performative, qui consiste à « créer » ou tout du moins à objectiver des entités territoriales tout simplement en les dessinant et en les montrant.

C'est ce dernier point, celui de la performance visuelle, qui permet de comprendre comment les pratiques contre-cartographiques

parviennent à articuler les régimes cognitifs et politiques de la cartographie.

La cartographie, rappelons-le, est une technique graphique de visualisation de données très diverses (qui vont des informations sur le monde extérieur aux idées philosophiques sur ce monde). La forme de cette visualisation est spécifique, puisqu'elle consiste en une représentation graphique spatialisée (en une, deux ou trois dimensions). Il s'agit de montrer, sous la forme de points, de lignes et de symboles variés, c'est-à-dire sous la forme d'un diagramme spatialisé, des relations de proximité et de distance qui ne sont pas nécessairement territoriales mais qui peuvent être aussi sémantiques (lorsqu'il s'agit des valeurs morales, philosophiques ou politiques).

Cette représentation graphique spatialisée (« l'espace-de-la-représentation-cartographique ») « construit » l'objet qu'elle vise. On a évoqué le concept kantien de *construction*, que celui-ci applique à la démonstration géométrique : penser un objet quelconque, c'est rassembler les conditions graphiques de sa visualisation, c'est pouvoir le figurer, et même pouvoir faire varier ses figurations. C'est le cas de dire ici que la carte précède le territoire : les différentes opérations cartographiques peuvent être considérées comme autant de performances graphiques qui contribuent à faire exister le territoire auquel elles s'adressent, comme on l'a vu avec Ptolémée. Ce qui conduit, en fait, à rapprocher la cartographie des démarches de modélisation et surtout de fiction. Il ne suffit pas de constater ici la place, parfois importante comme on l'a vu, de la cartographie dans l'élaboration de la fiction littéraire et artistique, mais il faut repérer, dans la cartographie elle-même, la présence et la puissance d'une instance fictionnelle : la cartographie, les cartographies, proposent des versions de monde, des mondes possibles. Elles sont des propositions de mondes spatiaux (et sociaux), et l'on comprend dès lors qu'il puisse y avoir, au cœur même de ce qu'on appelle de façon peut-être trop générale et abstraite, « la cartographie », des propositions spatiales alternatives et concurrentes, des « contre-cartographies » précisément, qui ne sont rien d'autre que des propositions cartographiques multiples et multipliées. C'est là que dimension cognitive et dimension politique s'enchaînent.

Les historiens de la cartographie ont depuis longtemps mis en évidence les pratiques politiques consistant à cacher les cartes, à les rendre secrètes, à les falsifier, à les faire mentir : les cartes permettent

aussi de cacher, de faire silence, de rendre invisibles des réalités et des projets politiques qui sont justement des projets de contrôle et de domination. Pourquoi ?

On touche là à la dimension politique de la question de la visibilité et de l'invisibilité, aux enjeux politiques de la visualisation. Les analyses développées par Hannah Arendt, notamment dans la *Condition de l'homme moderne*, sur ce qu'il en est de l'action politique et de la constitution de l'espace public, sont sur ce point tout à fait précieuses et décisives. Arendt a établi le lien qui existe entre agir politiquement et se rendre visible, s'exposer dans un espace public. L'action politique est une action visible. À l'inverse, la recherche du secret, de l'invisibilité, est une destruction de l'espace politique public. L'action politique consiste à la fois à produire de la visibilité et à se produire comme visible, à la fois donc rendre visible et se rendre visible. En ce sens, une des analogies utiles pour penser l'espace de l'action politique est celle du théâtre ou de la scène. Il faut donc s'intéresser aux acteurs, à ce qu'ils rendent visibles et invisibles, et à leurs manières de se rendre visibles et invisibles, et aussi à leurs façons de créer des scènes de visibilité.

La cartographie est précisément une action politique de ce genre, une action scénographique qui consiste à rendre visible une réalité et à la faire entrer dans l'espace public, comme un élément du débat public. L'action cartographique (et contre-cartographique) est politique, non pas seulement (il faut y insister) parce qu'elle milite pour une reconnaissance, la reconnaissance d'un droit, etc., mais d'abord parce qu'elle installe les conditions d'une visibilité, parce qu'elle cherche à instituer une visibilité nouvelle et par là vient perturber et contribuer à transformer les données initiales de l'espace public. Les batailles cartographiques sont politiques, et elles sont parties prenantes de la constitution des espaces publics, parce que ce sont des batailles autour de la visibilité, autour de ce qui doit être désigné comme réalité visible partageable. Et il ne s'agit pas de dire, à cet égard, que l'on va obtenir facilement un consensus. S'il n'est pas à exclure, le consensus autour de la reconnaissance des droits territoriaux, par exemple, ne va pas de soi : l'espace public politique est un espace de conflits, de controverses, de batailles, et aussi un espace de courage, voire d'héroïsme, puisqu'il s'agit de prendre le risque, au détriment parfois de sa sécurité personnelle, de s'exposer, de rendre visible sa vision du monde.

Que peut-on conclure de ces remarques sur le principe de visibilité cartographique ? Tout d'abord qu'il est nécessaire de reconnaître le caractère à la fois processuel et conflictuel de la cartographie, de l'écriture cartographique. Derrière les apparences stabilisées des cartes, qui les font voir comme des objets « naturels » ou qui en tout cas offrent une vision « objective », neutralisée et apaisée des réalités territoriales, il faut apercevoir l'ensemble des opérations matérielles, techniques, sociales, intellectuelles, dont elles sont les prolongements finalement instables et provisoires (car toute carte est provisoire), ainsi que les contextes politiques et sociaux dans lesquels ces opérations se sont déployées. L'écriture des cartes est un espace conflictuel, rempli de choix, de sélections et de décisions plus ou moins motivées, de controverses, et de propositions alternatives. La cartographie est loin d'être un champ stabilisé socialement. Et c'est donc une approche sociale et culturelle critique qui semble s'imposer dès lors.

On peut aller plus loin, et rappeler que toute carte, en même temps qu'elle est l'aboutissement provisoire d'une série d'actions et d'opérations, est elle-même, à son tour, le point de départ d'une série d'actions, de perceptions et de pensées. Ainsi, il faut envisager sérieusement les cartes comme des actions destinées à produire des effets sociaux, politiques, techniques. Il faut se placer dans la perspective d'une théorie pragmatique de la cartographie, et s'intéresser à la notion de performance ou de performativité cartographique, ainsi qu'à la forme (ou aux formes) adoptée par l'action cartographique. En ce sens, les contre-cartographies, autant qu'une leçon politique, délivrent un principe épistémologique.



NOTA SUR LES DIFFÉRENTS CHAPITRES

Les textes réunis pour cet ouvrage ont été publiés ou préparés pour la publication au cours des quinze dernières années. Ils ont été revus, corrigés et augmentés pour la présente édition. Il n'a toutefois pas été jugé utile d'actualiser les bibliographies car ce livre a surtout pour ambition de présenter une trajectoire de recherche, dans ses développements et avec ses méandres.

- « De la géographie comme dimension de la culture », *L'Espace géographique*, vol. 39, n° 3, 2010, p. 193-196.
- « Approches spatiales dans l'histoire des sciences et des arts », *L'Espace géographique*, vol. 39, n° 3, 2010, p. 211-224.
- « Le lieu en histoire des sciences. Hypothèses pour une approche spatiale du savoir géographique », *Mefrim*, t. 116, n° II, 2004, p. 401-422.
- « Remarques sur la géographicit . Généalogie du mot, enjeux épistémologiques et historiographiques », in C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia (dir.), *Historicit s*, Paris, La Découverte, 2009, p. 285-300.
- « Cartographie et pensée visuelle, Réflexions sur la schématisation graphique », in I. Laboulais (dir.), *Les usages des cartes (XVII -XIX  siècle). Pour une approche pragmatique des productions cartographiques*, Presses universitaires de Strasbourg, 2008, p. 19-32.
- « Cartographic fiction », in A. Engberg-Pedersen (dir.), *Literature and Cartography : Theories, Histories, Genres*, Cambridge MA, MIT Press, 2017, p. 21-43.
- « Tables, arbres, cartes : l'histoire de l'art en diagrammes » (2023) : ce texte avait été préparé pour le catalogue d'une exposition conçue par Jérémie Koering dans le cadre de la recherche qu'il conduit sur les dessins des historiens d'art (« Drawing art history »).
- « Les batailles du visible », in D. Bracco et L. Genay (dir.), *Contre-cartographies dans les Amériques (XVI -XXI  siècle)*, Limoges, Pulim, 2021, p. 21-26.

TABLE

INTRODUCTION	
LA GÉOGRAPHIE DANS LES CULTURES SAVANTES ET ARTISTIQUES	7
CHAPITRE UN	
APPROCHES SPATIALES DANS L'HISTOIRE DES SCIENCES ET DES ARTS	15
CHAPITRE DEUX	
LE LIEU EN HISTOIRE DES SCIENCES QUESTIONS SUR UNE POSSIBLE GÉOHISTOIRE DES SAVOIRS	37
CHAPITRE TROIS	
GÉOGRAPHICITÉ GÉNÉALOGIE DU MOT, ENJEUX ÉPISTÉMOLOGIQUES ET HISTORIOGRAPHIQUES	71
CHAPITRE QUATRE	
CARTOGRAPHIE ET PENSÉE VISUELLE RÉFLEXIONS SUR LA SCHÉMATISATION GRAPHIQUE	99
CHAPITRE CINQ	
CARTOGRAPHIE ET FICTION LITTÉRAIRE	121
CHAPITRE SIX	
TABLES, ARBRES, CARTES : L'HISTOIRE DE L'ART EN DIAGRAMMES	149
CONCLUSION	
LES BATAILLES DU VISIBLE	183